



Chapitre de livre

2021

Accepted version

Public access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

La représentation médiatique de la mort par drogues

Gamba, Fiorenza; Cattacin, Sandro

How to cite

GAMBA, Fiorenza, CATTACIN, Sandro. La représentation médiatique de la mort par drogues. In: Vivre avec les drogues. Stella, Alessandro & Coppel, Anne (Ed.). [s.l.] : L'Harmattan, 2021. p. 249–260.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:159811>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 16.03.2023 03:56

Vivre avec les drogues

Ouvrage collectif issu du séminaire EHESS

Sous la direction d'Anne Coppel et Alessandro Stella

Table des matières

Alessandro STELLA, historien, DR au CNRS, et Anne COPPEL, sociologue : « Introduction »

Usages coutumiers et modernes des drogues

Jean-Pierre ALBERT, anthropologue, DE à l'EHESS : « Le traitement de l'ivresse et de l'extase dans les Églises chrétiennes »

Véronique NAHOUM-GRAPPE, ethnologue, Chercheure à l'EHESS : « Entre ennui et ivresse »

Alain GASCON, géographe, Professeur à Paris 8 : « Drogue et développement : le tchat, ' l'or vert ' de l'Éthiopie »

Franck MERMIER, anthropologue, DR au CNRS : « Le qât au Yémen, profiteur de guerre »

Mazyar GHIABI, politiste, Maître de Conférences Université d'Oxford : « Une histoire au présent des drogues : opium, héroïne, métamphétamines en Iran »

Kostis GOTSINAS, historien, Ecole Française d'Athènes : « La « mort blanche » : le parcours de l'héroïne en Grèce au XX^e siècle »

Philippe LE FAILLER, historien, MC à l'Ecole Française d'Extrême Orient : « De la prohibition des drogues au Vietnam »

Silvia VIGNATO, anthropologue, Professeure à l'Université de Milano-Bicocca : « Ganja à la montagne, crystal meth à la mer : le paysage rural des drogues en Aceh (Indonésie) »

Eric WITTERSHEIM, anthropologue, MC à l'EHESS : « Une drogue "Pacifique" ? Le kava du Vanuatu à l'assaut du marché américain »

La guerre à la drogue : un fléau humanitaire

Renaud COLSON, juriste, MC Université de Nantes : « Les logiques punitives dans les législations anti-drogue à la lumière du droit international »

Sonny PERSEIL, juriste, Chercheur au CNAM : « De la prison à la peine de mort : la violation des droits humains dans la guerre à la drogue »

Mariana BROGLIA DE MOURA, anthropologue, Doctorante à l'EHESS : « Les drogues comme armes de la subversion : forger l'ennemi intérieur au Brésil au croisement de la Guerre Révolutionnaire et de la Guerre aux Drogues »

Edgardo MANERO, sociologue, CR au CNRS : « La guerre perdue : l'interdit de l'impossible. Drogues, politiques publiques et pratiques sociales en Amérique Latine au XXI^e siècle »

Drogues et morale

Vincent BENSO, sociologue, Directeur de Technoplus : « Dealers, démons des temps modernes »

Aude LALANDE, ethnologue : « Marchés de l'héroïne à Paris dans les années 1968-2000 : la prohibition, au cœur de la dynamique de diffusion des drogues ? »

Loïc PIGNOLO, sociologue, Chercheur à l'Université de Genève : « Les dealers de rue à Genève »

Sandro CATTACIN, sociologue, Professeur à l'Université de Genève et Fiorenza GAMBA, sociologue, Professeure à l'Università di Sassari : « La représentation médiatique de la mort par drogue »

Vivre et travailler avec les drogues

Astrid FONTAINE, sociologue : « Les enjeux de la consommation de psychotropes en milieu professionnel : des usagers de drogues qui travaillent ou des salariés qui se droguent ? »

Marie NGO NGUENE, sociologue, Doctorante Paris 10 Nanterre : « La notion « d'activité technique » comme définition des usages de substances psychoactives (SPA) »

Christian BEN LAKHDAR, économiste, MC à l'Université de Lille 2 : « Vers un cadre de régulation du cannabis légalisé en France »

Bertrand LEBEAU LEBOVICI, médecin addictologue : « La prescription médicale dans le cadre de la prohibition des drogues : l'exemple des opiacés »

Patrick PHARO, sociologue, DR au CNRS : « Drogues, plaisir et addictions collectives »

La représentation médiatique de la mort par drogues

Sandro CATTACIN, Professeur, Université de Genève, Institut de recherches sociologiques

Fiorenza GAMBA, Professeure, Università degli studi di Sassari

Introduction

L'analyse de la consommation des drogues n'a jamais été que l'observation et la mensuration cliniques de ses effets sur la santé¹. D'un côté, elle a constitué, dans ses formes extrêmes et fonceuses, un élément de distinction et de reconnaissance d'une élite intellectuelle ou artistique, comme les poètes français du XIX^e siècle, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine – les fameux poètes maudits (Verlaine 1920 [1888]); d'un autre côté sa problématique – ou sa problématisation – est devenue telle en relation à sa représentation sociale ; à savoir ses attributions – d'illégalité, d'acceptation, de tolérance, etc. – ne ressortent pas exclusivement des données objectives et scientifiques, mais découlent d'un système d'attribution mis en œuvre par les différents groupes sociaux. Des attributions soumises à la mutation permanente selon les groupes, les époques et surtout les contextes.

Dans cette interaction, les médias jouent un rôle d'amplification, de validation, mais aussi d'anticipation. Sans aucun doute les médias reflètent l'attitude d'une société, parfois les attitudes de ses différentes parties, mais en même temps ils favorisent par accélération des changements de perspective par rapport à la problématique drogue.

À l'instar d'une partition chronologique en décades, s'étalant des premières décennies du XX^e siècle jusqu'à nos jours, qui aide à marquer les manifestations les plus saillantes, nous avons analysé aussi bien les transformations dans la consommation des drogues que les représentations que la société en produit et, de même, les représentations mises en scène par les médias au moyen d'un élément à la fois très spécifique et emblématique: la mort en état d'ivresse due aux drogues qui a atteint des personnalités de

¹ Ce texte a été publié, dans une version préalable, plus brève et en allemand, dans la Revue *SuchtMagazin* (Cattacin et Gamba 2016). Nous aimerions remercier les personnes qui nous ont permis d'améliorer ce texte, en particulier Erik Verkooyen pour l'adaptation française.

la musique et du cinéma². Pour approfondir nos propos, nous avons mis chaque passage en relation à une période et à la mort emblématique d'une personnalité – musicien ou acteur.

Cela nous a permis de retracer les transformations de l'usage et de la perception sociale des drogues. Bien plus, c'est l'occasion de voir comme la mort et sa mise en scène médiatique peut devenir un élément clé de la compréhension du phénomène et aussi de donner un aperçu des situations futures à partir des tendances déjà observables : la recherche d'immortalité et la décélération.

Les drogues, le corps et l'esprit

Le recours aux drogues en tant qu'instrument d'optimisation de nos compétences remonte déjà au début du XX^e siècle dans le cadre de la vie culturelle des artistes et de la bourgeoisie (Hari 2015: 23) qui en consomment habituellement et avec nonchalance. Ce sont surtout le cannabis, l'héroïne et la cocaïne qui sont utilisés pour le développement personnel et pour optimiser des performances physiques et mentales. Toutefois, cette pratique de consommation ne va pas demeurer inchangée longtemps, mais elle n'est devenue un problème qu'à la fin de la Première Guerre mondiale. En effet, la problématisation de la consommation ne commence qu'au cours des années 1920 et progresse rapidement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (Kokoreff 2010).

Toute forme de comportement déviant est alors montée en épingle de peur d'un affaiblissement, d'abord de la nation en guerre, puis de la reprise économique. Les démarches politiques et la planification étatique, en effet, est orientée à renforcer l'homogénéité sociétale et à marginaliser, voire à éliminer toute déviance d'un modèle de vie standardisé (Cattacin 2014). La prohibition et le mouvement pour la tempérance d'un côté (Gusfield 1963) et, de l'autre, la guerre contre les drogues déplacent la consommation de substances psychoactives de la sphère publique à celle privée avec pour conséquence une occultation de leur abus et des décès y afférents.

Dans cette ambiance d'après-guerre, on combat l'alcoolisme avec l'idée de l'abstinence. On intervient de manière thérapeutique par des médicaments qui empêchent toute absorption d'alcool. Mais en ce qui concerne de manière plus spécifique la visibilité de la consommation, ainsi que la lutte contre sa diffusion, des organisations telles que les

² Il faut ici comprendre le mot « ivresse » comme terme générique d'un état de conscience altérée, en particulier liée à la consommation de substances psychotropes.

Alcooliques Anonymes, se soucient à leur tour des personnes qui souhaitent se libérer de leur dépendance. Justement, à travers l'anonymat, on s'y efforce de garantir l'égalité de traitement et une protection contre la honte (Kurtz 1979) que la révélation publique de la consommation et de l'abus implique chez les personnes reconnues comme dépendantes.

Marilyn Monroe

Le cas de Marilyn Monroe est emblématique de cette époque de refoulement de tout abus des substances qui engendrent la dépendance, voire la mort en état d'ivresse. L'actrice meurt le 5 août 1962 d'une surdose de barbituriques. Les articles de la presse parus au lendemain de sa mort parlent de toutes sortes de causes possibles. On parle d'un complot et l'on colporte l'idée que certains cercles de la mafia, du clan Kennedy, de la CIA ou encore du FBI auraient mis en scène un faux suicide. Ceci entoure rapidement son décès d'une aura de mystère et détourne l'attention du fait que Marilyn était tout simplement dépendante aux médicaments, ce qui lui a valu de mourir d'une surdose.

Plutôt que d'en parler, on entretient l'image romantique d'une femme de condition modeste qui a réussi, qui est devenue une star par ses nombreux succès cinématographiques, mais qui est restée malheureuse en amour. Le mythe du rêve américain incarné par sa réussite ne devait en aucun cas être remis en question par les médias et la mort par overdose d'une star. Le Monde écrira au moment des obsèques que :

« Tandis que le corps repose encore à la morgue, l'enquête se poursuit sur les circonstances de sa mort. Aucun élément nouveau n'est intervenu ». Et poursuit, en citant un confrère : « Marilyn Monroe avait essayé au cours des dernières années de se préparer à un travail réellement artistique, de ne plus être 'la blonde que les hommes préfèrent'. Mais sa mort est sans équivoque : Marilyn Monroe est la victime d'Hollywood. Hollywood l'a créé pour la tuer » (Le Monde, 8 août 1962).

Ainsi, c'est en raison de ce refoulement dans le privé de son comportement de dépendance et d'abus que Marilyn Monroe va pouvoir être érigée en « icône américaine » par l'industrie du loisir. Le processus de production de l'industrie culturelle est dès lors achevé : on a réussi à transformer la star en un objet de consommation avec lequel les contemporains peuvent aussi plus facilement s'identifier, à condition que les aspects perturbants de sa vie ne franchissent pas la sphère cachée du privé: « Les modèles se sont

multipliés, ils ont émigré aussi bien dans la culture de masse (presse, magazines, télévision, publicité) que dans la contre-culture » (Morin 1972 [1957] : 162).

Ivresse et individualité

Dans les années 1960, les jeunes commencent à s'émanciper de la société et de ses exigences d'homogénéité. La recherche de la singularité, de l'authenticité et de la liberté conduit à ce que nous associons aujourd'hui à la révolution culturelle de 1968. Les valeurs de vivacité et d'affirmation de la vie sont insufflées dans la société et l'individualité multiforme est proposée en contre-exemple aux carrières uniformes et tracées à l'avance. La diversité des couleurs, les idées ésotériques, le radicalisme politique, mais aussi l'ivresse sexuelle jusqu'aux excès servent à la création d'un nouveau monde de la diversité (Marwick 1998).

La consommation de drogues, jusque-là bannie et diabolisée par la société embourgeoisée, est alors particulièrement prisée comme vecteur d'épanouissement individuel. Elle abandonne l'espace caché du privé et redevient même publique, bien que sous d'autres conditions, en constituant à la fois une provocation pour les « gens ordinaires » et les « petits-bourgeois » et un rempart de la singularité investie (Amendt 1970). Il n'est dès lors guère étonnant que celui (ou celle) qui meurt par drogue – ou mieux encore par une surdose d'héroïne, la drogue maudite – soit transfiguré et glorifié comme une sorte de défi ou de déclaration de guerre à la société et érigé en légende par les médias. Dans ce contexte de consommation transformé, le musicien est la figure de proue idéale pour transporter un tel message d'héroïsme.³

Jimi Hendrix

La consommation de substances psychoactives stimule le processus créatif et la capacité d'expression artistique et devient un élément de reconnaissance des enclaves artistiques, spécialement musicales. Effectivement, elle constitue pour les musiciens une voie anticonformiste qui leur permet de laisser éclater leur talent individuel et de se voir – surtout lorsqu'une mort violente les frappe jeunes – transformés en héros exceptionnels et proéminents ou en véritables légendes de la scène des musiciens professionnels et d'une industrie culturelle particulièrement productive, qui change elle aussi ses jeux d'exploitation qui prévoient désormais une visibilité ample de la sphère privée de l'artiste, non sous l'angle

³ Comme le montre Rachel Haworth (2011) à l'exemple de Brassens, Brel et Ferrer – en insistant sur la dynamique créée par l'autoreprésentation, la recherche de modèles et la mystification par les médias.

des occupations quotidienne et anodine, mais axée sur les comportements confirmant l'affirmation de l'individualité et, bien sûr, l'ivresse.

En glorifiant la mort en état d'ivresse de ces héros par des présentations dithyrambiques, les médias offrent un témoignage éloquent comme les exemples de Jimi Hendrix, Jim Morrison et Janis Joplin en attestent. La mort prématurée – curieusement survenue à 27 ans dans chaque cas – de ces trois talents exceptionnels, dont le succès croissant était prévisible, les a paradoxalement fait devenir des symboles de carrières phénoménales – considérées à la fois comme interrompues au sommet et néanmoins parachevées – précisément à cause d'une mort précoce due aux drogues.

L'article consacré à Jimi Hendrix et paru le 15 octobre 1970 dans le magazine spécialisé *Rolling Stone* sous le titre « *Remembering the life and music of the guitarist after his untimely death* »⁴ est de toute évidence un conte héroïque sur le musicien, composé de témoignages de son entourage, de sa famille et de lui-même (à travers des citations d'interviews). Comme on peut l'attendre d'une revue dédiée à la musique, la chronique de sa mort fournit ainsi des informations, mais, au-delà, constitue aussi un hommage à la consommation de drogues qui stimulerait sa créativité exceptionnelle, dont fait partie le sacrifice de cette unicité par sa propre mort, comme cela transparait par exemple dans les dires de son manager Jeffery en le décrivant: « *Jimi Hendrix was a very unique individual* »⁵.

Il n'est ainsi pas non plus surprenant qu'aux Etats-Unis, dans les heures qui suivirent son décès, la radio diffusait la nouvelle que Jimi Hendrix serait mort suite à une surdose d'héroïne. Il s'agissait dans ce cas d'une fausse information – le musicien est en réalité mort d'une surdose de somnifères – visant à ériger un récit de gloire d'une mort héroïque liée à une drogue symboliquement chargée, à savoir l'héroïne⁶.

En l'espace de quelques années, beaucoup d'autres légendes meurent – ou le deviennent plutôt en mourant. Jim Morrison, Brian Jones ou encore John Belushi : tous ayant en commun une vie anticonformiste, le fait de vivre au jour le jour et en acceptant le risque d'une mort précoce. La nouvelle icône de star de l'industrie culturelle est ainsi

⁴ Cf. l'article du *Rolling Stone* du 15 octobre 1970: www.tinyurl.com/jqzltzz, accès 14.03.2016. Traduction: « En souvenir de la vie et de la musique du guitariste après sa mort précoce ».

⁵ Traduction: « Jimi Hendrix était une personne extraordinaire ».

⁶ En Europe non plus, la mort par drogue n'est plus cachée. Le *Journal de Genève* écrit ainsi, le 21 septembre 1970 : « Jimi Hendrix, l'un des grands maîtres du 'pop' américain, est mort, vendredi, par suite d'une absorption abusive de drogues ».

dessinée et, dans ce processus, le leitmotiv est l'idée que la consommation des drogues, loin d'être un comportement à censurer, est un moyen d'accroître ses potentialités et de sublimer son identité, tout en encourageant une mort par ivresse et par excès.

La consommation de drogues comme phénomène de masse

La société traverse des changements radicaux dans les années 1980. Le tournant entamé par la révolution de 1968 vers une société de diversité et de liberté progresse sensiblement et se généralise, mais elle a besoin d'icônes et en sacrifie. Tout un chacun est rattrapé par la recherche de singularité et le comportement des vedettes devient la norme à suivre. La consommation de drogues fait partie de la vie de chaque individu qui mise sur le changement et l'authenticité, l'anticonformisme devient la norme, un phénomène de masse même et quiconque ne suit pas le mouvement se voit marginalisé.

De par sa généralisation, l'ivresse exaltée perd sa touche de critique de la société, comme le démontre Uwe Kemmesies dans son étude sur les pratiques de consommation dans la petite bourgeoisie (Kemmesies 2004; cf. aussi Klingemann 1996: 724). Les années 1980, celles des yuppies, des jongleurs de la finance, mais aussi celles du retour de la ville en tant qu'utopie de la liberté (Cattacin et Naegeli 2016) jusqu'à promouvoir une société de 24 heures (Smith 1987), transmettent cette généralisation qui va vite et brutalement transposer sa part d'ombre à la lumière du jour. Car, pendant qu'une partie de la consommation de drogues se déplace dans le monde des prestations de service et de l'innovation⁷, la consommation interdite d'héroïne se répand dans les rues et affiche ses images de misère et de mort. Les années 1980, avec ses scènes ouvertes de la drogue et l'épidémie du VIH-sida en pleine expansion dans ce milieu, marquent le point tournant de la représentation épique des morts d'ivresse comme des héros uniques et éternels.

Soudain, la consommation de substances psychotropes et l'ivresse qui l'accompagne vont, auprès du grand public et des médias, plutôt symboliser la souffrance et la maladie. La pathologisation qui y est associée amène une perte d'attractivité de la consommation d'héroïne en particulier et la mort par ivresse devient associée à une mort douloureuse, alors que les images misérables de la scène ouverte de Zurich font le tour du monde (Grob 1993 : 59).

⁷ Cf. Lewis 1989 avec ses analyses du marché de cocaïne à Rome, Londres et Amsterdam.

Christiane F.

La transition d'une recherche de soi et d'anticonformisme vers un phénomène de masse, ainsi que la stigmatisation d'un mal et d'une inadaptation sociale qui est associée à la consommation de drogues vont achever de transformer celle-ci d'une simple pratique élitiste vers une consommation largement répandue. Une transition que le système médiatique sait à merveille lire, refléter et raconter, mais aussi en même temps produire, ceci à la fois par sa dimension de normalisation et de pathologisation et, surtout, dans son expression propre : la visibilité totale de cette consommation de masse dans l'espace public. Il s'agit là de la même visibilité que les médias attribuent au phénomène par sa divulgation auprès du grand public (Morin 1956). Le monde devient simplement tel que les médias le décrivent presque sans médiation.

L'exemple le plus significatif de cette époque et de cette dynamique médiatique de réduction de la mythologie de l'ivresse à la présentation de sa misère est sans aucun doute le célèbre film « Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée... » (Edel 1981). Basé sur le livre du même nom (Hermann et Rieck 1979), il raconte l'histoire de Christiane, une adolescente anonyme dont la dépendance à l'héroïne la pousse à se prostituer. Le film se conclut par une *happy end*, car Christiane F. trouve une solution pour s'éloigner de la drogue à l'aide de sa mère et de son compagnon qui l'obligent à quitter Berlin pour Hambourg. En dépit de cela, la cruauté des images et de la narration font du film le symbole de la dévastation causée par les drogues⁸, et une présentation terriblement réaliste en guise de documentaire dans certains passages⁹.

L'aliénation causée par les drogues, leur propagation en tant que phénomène social et l'opprobre moral qu'elles suscitent constituent incontestablement les points forts et explicites de ce film. Mais, au-delà de l'histoire racontée, le film en raconte une autre, moins explicite, mais beaucoup plus incisive, à savoir le moment où se rencontrent la jeune Christiane, représentant un phénomène de masse, et la star David Bowie qui, en particulier à cette époque, représente l'icône d'une consommation de drogue élitiste, créative, quasi intellectuelle (qui diffuse donc une autre image des drogues, sans stigmatisation). En

⁸ Il serait plus juste de parler des effets de l'héroïne vendue au marché noir et du VIH.

⁹ Ce n'est peut-être pas par hasard que le film a été aussi utilisé, dans les années suivantes de sa programmation dans les salles, comme outil pédagogique pour montrer aux adolescents les effets de la consommation et de la dépendance des drogues ; voir, par exemple, Schmejkal 1980.

d'autres termes, Bowie se situe bien au-delà du « modèle », dans un cadre d'unicité inatteignable qu'il a représentée et qu'il représente encore.

La transition entre privilège et individualisation vers un phénomène de masse, mais aussi vers la misère et la pathologisation, n'est pas représentée dans le film par une scène de consommation communautaire. Elle est le fil conducteur du film qui associe à la fois sa bande originale et un contexte spatio-temporel précis : le concert de David Bowie à Berlin. La transition a lieu au cours de ce concert. Symboliquement, l'adolescente Christiane F. y est alors vue pour la première fois consommer de l'héroïne et, tout aussi symboliquement, à l'arrière-plan, résonne la chanson « *Heroes* ».

L'identité améliorée

Alors que la politique drogue en matière d'héroïne commence à se construire davantage sur la médicalisation en cas de forte dépendance (Cattacin et al. 1996), principalement en Europe, l'idée d'une consommation de drogue contrôlée et raisonnable fait son chemin en parallèle. Ainsi, il commence à circuler des drogues festives comme l'ecstasy, des produits naturels ou synthétiques pour le bien-être, l'euphorie, la concentration et la performance, de même que des médicaments et des hormones pour l'embellissement de l'apparence et le renforcement de l'endurance physique (Kayser et Broers 2013 ; Gamba 2017b). Dans le débat sur les substances psychoactives qui optimisent les facultés cérébrales (les *neuroenhancers*), on assiste même à une exigence du droit à l'autodétermination des consommateurs (Schreiber 2012).

Les drogues sont devenues une partie de la vie de tous les jours de nos sociétés axées sur la performance, l'apparence et l'individualité. Ce qui dans les années 1960 et 1970 était perçu comme imposer une critique de l'homogénéité et de la norme – sortir de l'ordinaire et se démarquer des autres – est devenu pour ainsi dire un devoir de l'individu qui est jugé sur son autodétermination, sa performance et son apparence.

Dans les médias, la mort en état d'ivresse est considérée soit comme un mauvais usage lié à un manque de connaissance de la drogue, soit un manque de maîtrise de soi ou, dans le meilleur des cas, comme un accident, parce qu'on part du principe qu'on ne devrait plus mourir et surtout pas d'une drogue (Gamba 2016). Dès lors, dans cette perspective, la notion d'immortalité en lien avec celles de beauté éternelle, de performance, de *body enhancement* (Gamba 2017a) induites par voie médicale et chirurgicale, notamment par la

prise de substances, relève désormais de la compréhension de soi de l'individu unique dont le conditionnement le destine principalement au succès.

Immortalité

Dans ce contexte, les médias reflètent un monde où la représentation et l'identité s'enchevêtrent toujours plus efficacement et mènent à l'idée d'une durée de vie illimitée, d'une société d'immortalité où la mort, quelle qu'en soit la cause, serait remplacée par un projet de vie qui vise l'infini (Gross 2011 ; Gamba 2015). Dans une certaine mesure, on peut dire que la vie devient un projet qui utilise la science et la technologie pour se mettre en œuvre: le progrès de la médecine, combinant toutes ses facettes autour du concept de technologies anti-âge, s'oppose à toute forme de dégradation cognitive, physique et esthétique de l'individu; les technologies numériques, dans leur double rôle d'instrument à la fois technique et communicationnelle, offrent, à travers l'association entre la nanotechnologie et des instruments numériques, des formes hybrides d'une nouvelle immortalité que certaines plates-formes Web, telles que *LifeNaut*¹⁰, rendent déjà accessible à tous¹¹.

Heath Ledger

Certaines drogues sont soumises à une neutralisation morale et deviennent des outils qui, consommés de manière appropriée, sont appelés à optimiser, chez l'individu, notamment les caractéristiques physiques, cognitives et émotionnelles. Les médias témoignent de cette évolution par une couverture transparente sur les drogues : la consommation de drogues n'est plus un comportement fautif et cesse ainsi d'être thématifiée par les récits médiatiques pour devenir simplement l'attribut d'un mode de vie qui, même dans le circuit médiatique – auprès des journalistes notamment –, occupe dorénavant la place d'un simple moyen d'améliorer les performances.

L'acteur australien Heath Ledger a remporté de nombreuses distinctions et il était connu pour s'investir dans ses rôles par un travail méticuleux et une énergie presque maniaque. Quand, en janvier 2008 à l'âge de seulement 28 ans, il meurt en raison d'une combinaison malheureuse de médicaments, la presse évoque sa mort comme étant tragique, mais aussi comme « accidentelle », conditionnée par un manque d'observation des

¹⁰ Voir www.lifenaut.com.

¹¹ Mentionnons aussi dans ce contexte les aspirations à faire revivre des idoles décédées par hologramme lors de concerts; cf. à ce sujet Arnold 2015.

« prescriptions conformes » (l'ordonnance fut retrouvée dans la chambre de l'acteur)¹². La presse discute ce cas quasiment du point de vue médical. *Purepeople*, un journal online, reconstruit jour par jour les moments de sa mort, en démontrant qu'il n'avait certainement pas l'intention de mettre fin à sa vie¹³, et le *Mirror* rapporte les dires de Jack Nicholson qui avait mis en garde Heath Ledger contre un médicament précis qu'il prenait (Le Mirror du 24 janvier 2008).

De même, la mort de Philip Seymour Hoffman fut présentée comme une succession d'erreurs fatales. Les médias n'ont pas arrêté de commenter la chaîne des morts accidentelles. Parmi les plus récentes, celle de Prince, âgé de 57 ans en avril 2016, suite à la prise « maladroite » d'opioïdes, généralement absorbés dans un cadre médical pour soulager des douleurs, de George Michael – décédé le jour de Noël de la même année – à 53 ans officiellement pour des « causes naturelles », pendant que son usage de drogues y demeure non influent et accidentel, ainsi que Carrie Fisher, dont la dépendance reconnue aux drogues n'a pas empêché l'attribution de sa mort à un infarctus lié à un problème de santé.

Dans ce cadre, le grand public et davantage encore les fans qui, à travers les réseaux sociaux, valident et partagent ce mode de vie¹⁴, mettent en avant le caractère aléatoire ou accidentel d'une telle mort, rare en effet, en état d'ivresse. Le recours optimisé aux drogues appartient bien entendu à son tour à ces pratiques sur lesquelles les uns et les autres échangent, ce qui ne permet plus guère de distinguer le style de vie des fans de celui des célébrités¹⁵.

¹² Cf. article sur BBC News du 23 janvier 2008 : www.tinyurl.com/hwn7rqh, accès 20.02.2016.

¹³ Voir : www.purepeople.com/article/l-enquete-sur-la-mort-de-heath-ledger-est-close-retour-sur-cette-dramatique-affaire_a13221/1, accès 13 avril 2017.

¹⁴ Le partage entre les fans et les célébrités a lieu grâce notamment aux communautés internet Twitter et Facebook – et ceci malgré les « *non-reciprocal relations of intimacy* » (Thompson 1995 : 220).

¹⁵ En effet, 35 ans après sa participation au film « Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée... », il ne reste, après la mort de David Bowie le 10 janvier 2016, plus rien de l'image du héros anticonformiste et maudit à cause de l'usage de drogues. Au contraire, il est célébré comme un artiste brillant qui a écrit quelques pages inoubliables de l'histoire de la musique et décrit, dans les médias, avec des adjectifs tels que « légendaire » ou une « icône de la pop ». La revue de presse des premières heures et des premiers jours après son décès dégage de lui une image d'un artiste exceptionnel en constante évolution. Sa consommation de drogues est donc complètement oubliée et considérée comme négligeable. Ceci ne résulte pas seulement de raisons objectives – Bowie est mort du cancer à l'âge de 69 ans et non pas de drogues à 27 ans –, mais aussi parce que la

Perspectives

Nous vivons à une époque qui récompense la performance et le caractère individuel, mais à laquelle sont aussi associés des moyens qui nous rendent performants et vigoureux. L'influence que certaines époques exercent sur nos comportements individuels est indéniable, comme le démontre notre bref historique (voir le tableau récapitulatif 1).

Des ruptures sont d'ailleurs déjà visibles dans la constellation sociale contemporaine et qui sont abordées dans les théories sociologiques de la décélération (Rosa 2013), de la routinisation (Sennett 1998) et de la clinique sociale (de Gaulejac 2009), des théories qui reposent toutes sur l'idée d'aliénation, une aliénation qui renvoie à un monde de normes axées sur la performance et la singularité.

Tableau 1 : La médiatisation de la mort en état d'ivresse

Période	Société et individu	Mort en état d'ivresse	Médiatisation
-1960	Pression à l'homogénéité	Dissimulation des excès, des causes de décès et de la consommation de drogue	Occultation des causes de décès
1960-1970	Explosion de l'individualité	Dépassement des limites, mort héroïque, idolâtrie	Glorification de la mort, stars érigées en légendes
1980-1990	La différence en tant que norme	Scène ouverte de la drogue, misère, appauvrissement	Diabolisation des drogues; histoires de souffrances, mort douloureuse
1990-	Les différences sont mises en valeur, performance et accélération	Drogues comme mode de vie (<i>lifestyle</i>) et comme facteur d'amélioration de nos performances et de nos corps	Mort liée aux drogues associée à un manque de maîtrise (accident), drogues comme assistance à l'immortalité

La décélération ne signifie par contre pas l'abandon de l'ivresse ou de l'individualité. En revanche, celles-ci ne servent plus à améliorer leurs performances propres, mais au contraire à mieux faire face à leur propre banalité (ainsi qu'à celle des autres). Les idoles deviennent soudain des êtres humains. La société a réagi à la décélération par des mesures de ralentissement, comme la restauration dite *slow food* au lieu du *fast food*, la randonnée sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle au lieu du sport de compétition, la cigarette électronique au cannabis au lieu de sniffer de la cocaïne. Le travail à temps partiel – lorsqu'il est financièrement possible – devient préféré au travail à plein temps, les entreprises introduisent le travail à domicile ou le travail partagé, ayant pris conscience que la

consommation de drogues a été moralement et esthétiquement neutralisée et qu'elle n'est plus considérée comme porteuse médiatiquement parlant.

décélération n'a pas forcément d'effets négatifs sur la productivité ou l'innovation. Tout ceci constitue les premiers signes d'une mutation imminente¹⁶. Demain, la mort en état d'ivresse sera peut-être commentée par les médias sans dramaturgie, par une phrase succincte du style « cette personnalité est morte heureuse ».

Bibliographie

Amendt, G. (1970). *Sexfront*. Frankfurt M.: März Verlag.

Arnold, R. (2015). "There's a spectre haunting hip-hop: tupac shakur, holograms in concert and the future of live performance". *Ashgate popular and folk music series*. Farnham, Surrey ; Burlington, VT: Ashgate, p. 177-188.

Cattacin, S. (2014). "Fordist Society and the Person." *Studi Emigrazione/Migration Studies* LI(196): 557-566.

Cattacin, S. et F. Gamba (2016). "Die mediale Inszenierung des berauschten Todes." *SuchtMagazin* 16(2): 10-14.

Cattacin, S., B. Lucas et S. Vetter (1996). *Modèles de politique en matière de drogue : une comparaison de six réalités européennes*. Paris: L'Harmattan.

Cattacin, S. et P. Naegeli (2016). "L'ère du flexibilisme. Les défis de l'économie en réseau", dans Behrens, M. et A. Bourgoz Froidevaux (éd.). *Réflexions sur l'avenir de l'éducation : quelques jalons et perspectives*. Neuchâtel: IRDP, p. 15-30.

de Gaulejac, V. (2009). *Qui est "je" ? Sociologie clinique du sujet*. Paris: Ed. du Seuil.

Edel, U. (1981). *Christiane F. – Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*: EuroVideo Medien GmbH.

Gamba, F. (2015). "Vaincre la mort: reproduction et immortalité à l'ère du numérique." *Études sur la mort*(1): 169-179.

Gamba, F. (2016). *Mémoire et immortalité aux temps du numérique*. Paris: L'Harmattan.

Gamba, F. (2017a). "Body enhancement ou écologie corporelle? Le défi de l'immortalité contemporaine." *CORPS* 07(15): 233-242.

Gamba, F. (2017b). "L'extension illimité du plaisir. La quête d'immortalité comme extension illimitée de la vie sexuelle." *SociologieS* à paraître.

Grob, P. J. (1993). "The needle park in Zürich." *European Journal on Criminal Policy and Research* 1(2): 48-60.

Gross, D. (2011). *Who wants to live forever? Postmoderne Formen des Weiterwirkens nach dem Tod*. Frankfurt: Campus.

Gusfield, J. R. (1963). *Symbolic Crusade. Status Politics and the American Temperance Movement* Urbana/Chicago/London: University of Illinois Press.

Hari, J. (2015). *Chasing the Scream. The First and Last Days of the War on Drugs*. N.Y: Bloomsbury.

¹⁶ Voir les contributions dans Osbaldiston 2013.

- Haworth, R. (2011). "The stuff of legend: examining media representations of the Brassens-Brel-Ferré myths." *Contemporary French Civilization* 36(1-2): 19-32.
- Hermann, K. et H. Rieck (1979). *Christiane F. Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*. Hamburg: Gruner + Jahr.
- Kayser, B. et B. Broers (2013). "Anti-doping policies: Choosing between imperfections". *Athletic Enhancement, Human Nature and Ethics*. Springer, p. 271-289.
- Kemmesies, U. E. (2004). *Zwischen Rausch und Realität. Drogenkonsum im bürgerlichen Milieu*. Wiesbaden: VS.
- Klingemann, H. K. H. (1996). "Drug treatment in Switzerland: harm reduction, decentralization and community response." *Addiction* 91(5): 723-736.
- Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème? Usages, trafics et politiques publiques*. Paris: Payot & Rivages.
- Kurtz, E. (1979). *Not-God : a history of Alcoholics Anonymous*. Center City, Minn.: Hazelden Educational Services.
- Lewis, R. (1989). "European markets in cocaine." *Contemporary Crises* 13(1): 35-52.
- Marwick, A. (1998). *The sixties. Cultural revolution in Britain, France, Italy, and the United States, c.1958-c. 1974*. Oxford: University Press.
- Morin, E. (1956). *Le cinéma ou l'homme imaginaire : essai d'anthropologie sociologique*. Paris: Les Ed. de Minuit.
- Morin, E. (1972 [1957]). *Les stars (Version amplifiée)*. Paris: Éditions du Seuil.
- Osbaldiston, N. (éd.) (2013). *Culture of the slow: Social deceleration in an accelerated world*. New York: Palgrave.
- Rosa, H. (2013). *Beschleunigung und Entfremdung: Entwurf einer kritischen Theorie spätmoderner Zeitlichkeit*. Suhrkamp Verlag.
- Schmejkal, B. M. (1980). *Pädagogisches Beiheft zum Stern-Buch Christiane F. - Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*. Hamburg: Redaktion Stern.
- Schreiber, H.-P. (2012). "Neuro-Enhancements: Gibt es eine moralische Grenze der Selbstbestimmung über den eigenen Körper? ", dans EKDF, E. K. f. D. (éd.). *Drogenpolitik als Gesellschaftspolitik. Ein Rückblick auf dreissig Jahre Schweizer Drogenpolitik*. Zürich; Genève: Seismo Verlag, p. 114-119.
- Sennett, R. (1998). *The corrosion of character : the personal consequences of work in the new capitalism*. New York: Norton.
- Smith, N. (1987). "Of yuppies and housing: gentrification, social restructuring, and the urban dream." *Environment and Planning D: Society and Space* 5(2): 151-172.
- Thompson, J. B. (1995). *The media and modernity: A social theory of the media*. Stanford: Stanford University Press.
- Verlaine, P. (1920 [1888]). *Les poètes maudits*. Paris: A. Messein.

